

LA CUISINE DE COCHON !!!

DISTRIBUTION :

GISELE : vieille fermière

RENE : mari de Gisèle

Le MAIRE

HULOT : gendarme confirmé homme

BISOU : jeune gendarme femme

L'action se passe dans la cuisine de Gisèle et René. Il y a une table au centre et des chaises autour. Les meubles qui garnissent la pièce sont anciens. La porte principale qui donne dehors, se situe côté cour. Une porte est située au fond, côté jardin. Gisèle est en train de faire du rangement et du nettoyage. A un moment, elle tombe sur un vase cassé, caché derrière un cadre posé par terre. Elle ramasse le vase et le pose sur le buffet. Tout à coup, on entend en off le vacarme des poules qui agace Gisèle.

SCENE 1 : GISELE

GISELE : Ah, que c'est désagréable d'entendre constamment les poules râler ! On se croirait sur un trottoir parisien !... Je vais mettre la radio, tiens. Ils racontent des bêtises là-dedans mais au moins, ça ne casse pas les oreilles ! (*Elle allume le poste de radio. Une musique bruyante se fait entendre. Gisèle fait une grimace de mauvaise humeur. Elle retourne à son ménage.... Quelques secondes plus tard, la musique cesse et laisse la place à la voix d'une journaliste. A cet instant, Gisèle s'immobilise pour mieux écouter.*)

LA RADIO : « ... Flash spécial. Le ministre de l'éducation nationale vient d'être arrêté par la police à Los Angeles. Il serait accusé sérieusement par une femme de ménage de l'hôtel international Chésoi de violence et abus sexuel Et apparemment, ceci se serait reproduit à plusieurs reprises lors de divers séjours du ministre dans la mégapole californienne

(*Gisèle saute directement sur le téléphone qu'elle décroche nerveusement.*)

GISELE : (*En attente*) ... Allez ! Allez ! Décroche !.... Qu'il peut être agaçant avec son tuuuut !.... Ah ! Ma chérie ? Tout va bien ?.... Il.... Il ne t'a pas touché ?.... Comment ça qui ? Ben l'autre, là, qui commande les écoles et qui fait les grèves !.... Hein ? Tu ne le connais pas ? Mais c'est l'autre ! Ah, comment qu'ils appellent ça ? Ah, oui ! Le ministre ! Le ministre des écoles, un truc comme ça.... Il ne t'a pas.... Il ne t'a pas.... Disons, il n'a pas été voir là où il ne fallait pas ?.... Comment ça, où ça ? Mais sous ta jupe, sapristi ! Faut-il que je t'explique comment on fait la chose ?.... Tu n'as jamais vu ce monsieur ? Tant mieux !.... Hein ?.... Ce n'est pas parce que l'hôtel où tu fais le ménage ne reçoit pas les ministres que ça empêche ! Des fois, ils ne disent pas qu'ils sont ministres et après, on entend à la radio qu'ils le sont !.... Enfin c'est gentil de me rassurer. Parce que, même si c'est celui d'un ministre, on ne doit balader son engin à droite et à gauche au mépris des jeunes filles... Comment ça, si moi j'aurais dit non ? Là n'est pas la question ! Bon, je te laisse, ma chérie, j'ai mon ménage à finir, ce

n'est pas ton père qui va s'y coller ! Lui, il ramène la poussière !... A plus tard. Et évite les ministres !
Elle raccroche) Bon sang ! On n'est plus en sûreté nulle part ! Si les ministres s'y mettent, où va-t-on ! (*Elle remonte le son de la radio.*)

LA RADIO : « ... mais le ministre incriminé réfute toutes les accusations. Il crie au scandale et au complot. Il prétend avoir été piégé, pourtant il s'avère que ce n'est pas la première fois qu'il est ainsi mis en cause...

GISELE : Gros saligaud ! Si je croise un ministre et qu'il m'invite à danser, même pour une valse je dirai non !

SCENE 2 : GISELE – RENE

(*René entre en se tenant les reins.*)

GISELE : Tout va bien ! Elle n'a rien !

RENE : Qui donc ? (*Voyant le vase cassé et le cadre*) Ah ! Ton cousin Raoul ! Tu l'as retrouvé ! Il est toujours en poussière malgré ...

GISELE : Mais non, ce n'est pas son urne ! C'est un vieux vase !

RENE : Ben ? Et Raoul ?

GISELE : Toujours dans l'aspirateur !

RENE : Ah ...

GISELE : Mais là, je te parle de ta fille, pardi ! Mais pas de soucis... Dès que j'ai entendu... Hop ! Mon sang n'a fait qu'un demi-tour, et moi aussi !

RENE : Et alors ?

GISELE : Il ne lui a rien fait, le saligaud !

RENE : Ah ! Et qui a fait quoi ?

GISELE : Le ministre, là ! Le chef des écoles !

RENE : Ben voyons !

GISELE : Ta fille se fait culbuter et ça ne te fait rien ?

RENE : Ben, franchement...

GISELE : Et par un ministre, en plus !

RENE : Ils doivent bien savoir faire la chose comme les autres !

GISELE : Et bien non, il ne l'a pas touché ! D'ailleurs, il ne couche même pas dans son hôtel.

RENE : Tant mieux ! Je n'y comprends rien mais tant mieux !... Ah ! Que j'ai mal aux...

GISELE : Je vois bien que ça te passe au-dessus. Tu rigoleras moins quand ils en parleront à la radio !

RENE : Tu m'agaces, j'abandonne. (*Il marche en grimaçant.*)

GISELE : Qu'as-tu encore ? Tu t'es encore trop penché pour zieuter sous les jupons de la voisine !

RENE : Si au moins c'était le cas, j'aurais plaisir à souffrir ! Non, c'est ce sacré chemin communal, il est comme le père Lebarru, il est de plus en plus défoncé ! J'ai cru que mon vélo me rentrait dans le derrière ! C'est un coup à se faire une remontée d'organes !

GISELE : Ben, il a plu toute la semaine. Ca n'arrange pas les humeurs du sol ! Toute cette eau qui est tombée, ça empire ce qui est déjà abîmé !

RENE : Tu vois, je t'avais bien dit de ne pas sortir !

GISELE : Et c'est qui qui boite ? Je vais t'offrir une canne pour ton anniversaire. Au moins, tu auras une troisième jambe qui servira à quelque chose !

RENE : Aïe ! J'ai vraiment mal !

GISELE : Tu ne vas pas en faire un article dans le journal de ton mal de dos !

RENE : La douleur est insupportable ! Ils vont m'entendre à la mairie ! Depuis le temps que ce maire de pacotille me promet de refaire ce chemin.

GISELE : Lui aussi, que des promesses !

RENE : Il y a du courrier ce matin ?

GISELE : Pas encore ! Le facteur doit encore traîner chez la mère Follon !

RENE : Pour y faire quoi ?

GISELE : La levée du matin !

RENE : On ne sait donc toujours pas si ta mère vient dimanche ?

GISELE : Oh ! Tu deviens agaçant ! Maman est morte !

RENE : Ah, c'est vrai ! Je ne m'y ferai jamais !

GISELE : Ca fait deux ans qu'on l'a enterré !

RENE : Je me rappelle ! Tu pleurais !

GISELE : Continue ! Un jour, elle viendra te chatouiller les pieds ! Gnin, gnin, gnin ! Et je ne vois absolument pas ce que tu lui reprochais à ma mère... une si brave femme !

RENE : J'y suis ! C'est elle, le chemin cabossé ! Je me rappelle qu'à chaque fois qu'elle nous rendait visite, je souffrais dans mes reins... Mais je souffrais !... Ben c'est pareil aujourd'hui !

GISELE : C'est idiot ce que tu dis.

RENE : Ta mère s'est réincarnée en chemin pourri !

GISELE : Quoi ? Mauvaise langue !

RENE : Comment explique-tu mes douleurs, alors ? Ma consolation est que cette fois, je peux lui rouler dessus !

GISELE : Pauvre mère ! Elle qui a tant fait pour nous ! Si tu as mal, c'est à cause du maire !

RENE : Le saligaud !... Ah, que j'ai mal !

GISELE : Au moins, tu me laisseras tranquille ce soir. Vu comment tu as bâclé le travail hier... Tu es devenu comme un gros gourmand devant un pot de confiture... t'arrives plus à tourner le couvercle !

RENE : Oh ! Un pot de confiture ? Tu n'es plus si attirante que ça maintenant !

GISELE : Tu peux causer ! Quand on a vu ton engin, on sait pourquoi on a inventé la télé !...

RENE : Parce que tu crois que tu fais encore rêver depuis que tu as le nombril entre les seins !

GISELE : Oh, tu n'as pas toujours dit ça ! Tu dois aller le voir, monsieur le maire, et mettre les choses en place pour le chemin. Bientôt, on ne pourra plus rouler dessus.

RENE : Crois-moi que je vais le faire ! Et pas plus tard que... que... Bref, ça va pas tarder ! Je vais lui dire ma façon de penser à ce maire ! Ah, ça fait trois ans qu'il promet de reboucher les trous...

GISELE : Toi aussi...

RENE : Hein ?

GISELE : Rien. Je me comprends !

RENE : Trois ans, vois-tu ! Ca fait trois ans que je me tords le dos !

GISELE : Et moi aussi...

RENE : Hein ?

GISELE : Il nous a bien embourbé celui-là !

RENE : Ah, oui. La prochaine fois que je le croise, je le somme de prendre des mesures ! Et s'il refuse, je lui fiche mon poing dans la figure. Ah, il ne m'a jamais vu en colère ! Et ben, il va voir ! (*On frappe à la porte.*) Oui !

SCENE 3 : GISELE – RENE – LE MAIRE

(*Le maire entre.*)

GISELE : Ah ben, il tombe bien ! Le v'là !

Le Maire : Bon dieu ! Qu'arrive-t-il ? Je t'entends vociférer depuis dehors !

RENE (*Calme*) : Bonjour, monsieur le maire ! Comment vas-tu donc ?

Le MAIRE : On fait aller. Dis, ton chemin, là, il ne s'arrange pas !

GISELE : Ce n'est pas notre chemin, c'est celui de la commune ! Nous, on passe dessus et on n'a pas le choix si on veut rentrer chez nous !

Le MAIRE : Certes, mais il est abimé quand même.

RENE : Les trous, c'est à cause des vaches du père Ulysse qui passent dessus pour aller à l'étable.

GISELE : Le père Ulysse ! Le diplômé de comptoir ! Major de promotion ! Je me demande même comment cette viande saoule ramène ses bêtes !

Le MAIRE : Elles connaissent la route... Hop ! direct chacune dans leur box ! Incroyable !

RENE : C'est pas compliqué, elles ont leur nom écrit dessus ! Enfin, ça fait des trous et moi, j'ai mal au dos.

GISELE (*Au maire*) : C'est à vous de boucher les trous !

Le MAIRE : Ah, je voudrais bien ! Mais c'est une question de crédits

GISELE : Faut une pelle, surtout ! Y a pas de sous à la mairie pour acheter une pelle ? Après, c'est sûr, il faut un bonhomme assez courageux pour s'en servir ! Et ça, dans la commune, on les collectionne pas ! Les manches de pelles, ça sert pas qu'à s'appuyer dessus !

Le MAIRE : Et ben ! Ta Gisèle a mal dormi ?

RENE : J'en sais rien. Je la trouve comme d'habitude.

Le MAIRE : Le matériel n'est pas tout. Il faut encore que notre chef d'équipe technique soit décidé à ...

GISELE : L'autre fainéant ?

Le MAIRE : Non, chef d'équipe.

GISELE : Oh, ben lui, l'autre doué, courageux comme il est, il finira cireur de souliers dans un camp de nudistes !

Le MAIRE : C'est un homme compétent !

GISELE : C'est au pied du mur qu'on voit le nez du maçon !

Le MAIRE (A René) : Elle est comme d'habitude ?

GISELE : Oui, comme d'habitude ! Il faut bien qu'il y en ait une qui s'insurge !

Le MAIRE : Voilà bien la rancune des femmes ! Elle m'en veut encore parce que je n'ai pas retroussé son jupon étant jeune !

GISELE : J'ai pas voulu !

RENE : Ouais, admettons.

GISELE : Comment ça, admettons ? Toi aussi, t'en veux toujours à mes jupons même si tu as du mal ! (*Au maire*) Je l'ai toujours dans mes pattes celui-là, que ce soit debout ou couché ! Quand je l'ai pas sur le ventre, je l'ai sur le dos !

RENE : Et il nous veut quoi, le maire ?

Le MAIRE : Ma foi, pas grand-chose...

GISELE : La dernière fois qu'on t'a vu, c'était avant les dernières élections. Là, on ne vote pas... Quelle arnaque viens-tu nous créer ?

Le MAIRE : Juste un petit service ! Au nom de la commune !

RENE : Un service ? Pour la commune ? On sert à quelque chose maintenant ?

Le MAIRE : Vous êtes mes... Vous êtes... Vous êtes mes plus grands amis !

GISELE : Là, il se fout de nous.

RENE : Mais non ! On vient pas, comme ça, perdre son temps pour dire des âneries ! S'il dit qu'on est ses amis, c'est que ça doit être un peu vrai, même si c'est faux !

Le MAIRE : Merci René. Voilà... Je peux m'asseoir ?... Tu ne m'offres pas un coup à boire ?

GISELE : Non !

Le MAIRE : Entre amis ?

GISELE : Justement.

Le MAIRE : Bon, toujours aussi accueillant !

RENE : On est ami... c'est tout récent quand même ! Alors, ce service ?

Le MAIRE : Très juste. Vous connaissez la femme du père Poinard ?

RENE : Belle femme.

GISELE : Bof ! Ca vient de la ville et ça amène le désordre dans les villages ! Elles sont belles, elles sont jeunes et résultats, ça fait des cocus !

Le MAIRE : Tout juste ! Enfin, je veux dire qu'elle est belle et qu'elle est jeune.

GISELE : Et que le père Poinard est cocu !

Le MAIRE : Bien. Le mois dernier, ma secrétaire de mairie...

RENE : Madame Billot. Plus toute jeune, elle.

GISELE : Et en plus, elle vient pas de la ville !

Le MAIRE : Tu peux le dire ! Elle a pris sa retraite ! Et oui ! Rideau ! J'avais plus de secrétaire !

RENE : C'est bien dommage, elle travaillait bien.

Le MAIRE : Oh, que oui ! Avec elle, je savais que c'était sérieux, les gens étaient bien traités, bien suivis, elle était accueillante... bon, elle était moins souriante depuis qu'elle n'avait plus ses dents mais... Je savais que chaque dossier...

GISELE : Comme le dossier du chemin communal !

Le MAIRE : Décidément, tu y tiens à ton chemin !

GISELE : Ce n'est pas mon ... !

Le MAIRE : Ca ne se fait pas comme ça ! Une pelle ne suffit pas.

RENE : Il faut une brouette aussi !

GISELE : Et tu exiges le permis poids lourd pour la manoeuvrer ?

Le MAIRE : Enfin ! Madame Billot était une collaboratrice de premier plan. Quelle déception de la perdre !

RENE : Et alors ?

GISELE : Ouais ! Quel rapport avec la femme du Père Poinard ?

Le MAIRE : Ben, c'est évident !... C'est Adeline qui a remplacé madame Billot.

RENE : Adeline ?

Le MAIRE Adeline Poinard.

RENE : Ah ? Parce que tu l'appelles Adeline ?

Le MAIRE : Comment veux-tu que je l'appelle ? Adeline est son prénom donc je l'appelle Adeline.

RENE : Mais madame Billot, tu ne l'appelais pas Adeline ?

Le MAIRE : Ben non, vu que c'était pas son prénom !

RENE : Evidemment ! Mais elle en avait un, de prénom ?

Le MAIRE : Qui ça ?

RENE : Madame Billot !

Le MAIRE : Certainement... Mais quel intérêt ?

GISELE : C'est louche.

Le MAIRE : Oui, bref ! Adeline Poinard a remplacé madame Billot au poste de secrétaire du maire – moi-même ! – depuis le mois dernier.

RENE : Et alors ? Que veux-tu qu'on fasse ? Qu'on t'embrasse ?

Le MAIRE : Et ce n'est pas du tout le même genre de femme, Adeline Poinard !

GISELE : Ben tiens ! Elle a 35 ans ! A côté des 65 de madame Billot, les arguments sont différents !

Le MAIRE : Oh, c'est une femme très compétente et très professionnelle... Rien à redire ! Elle a repris le fauteuil vacant sans difficultés, les administrés sont très contents... Elle assure !

RENE : Et bien, de quoi te plains-tu ?

Le MAIRE : Je me félicite de sa collaboration mais j'ignore pourquoi, elle me cherche querelle ! Moi, je l'apprécie... à sa juste valeur... mais.... Apparemment... ce n'est pas réciproque.

GISELE : Je vois. Si ça se chicane à la mairie, le chemin n'est pas prêt d'être refait !

RENE : Je ne comprends pas. C'est toi le maire donc c'est toi qui commande.

Le MAIRE : Le problème n'est pas d'ordre professionnel.

RENE : C'est-à-dire ?

GISELE : Une histoire de fesses !

Le MAIRE : Allons, Gisèle !

GISELE : Ben quoi ? La Poinard, tout le monde lui ait passé dessus !

RENE : Certainement pas !

GISELE : Alors toi, monsieur le maire, tu l'as sous la main... Hop ! Sous le bureau !

Le MAIRE : Quelle horreur !

GISELE : C'est sûr que madame Billot était moins consommable ! Elle n'était plus bonne pour les galipettes, elle ne pouvait plus lever les pattes !

Le MAIRE : Mais, Gisèle, que de mauvaises paroles !... Et tu es bien méchante avec madame Billot... elle faisait ce qu'elle pouvait !... Et puis je suis marié !

GISELE : Justement, t'en n'as pas marre de faire ta femme cocue ?

Le MAIRE : C'est une question d'habitude ! Le plus dur quand on trompe sa femme, c'est qu'à force d'aller voir ailleurs, c'est de plus en plus compliqué de revenir chez soi !... Mais là, avec Adeline... Non, non !

GISELE : Alors, si ce n'est pas une affaire sale, je ne vois pas le souci.

RENE : Cette femme est un peu bizarre quand même.

GISELE : Pourquoi ? Tu la connais bien ?

RENE : Certainement pas !

Le MAIRE : Je n'ai pas essayé de la séduire. Non, non... Même pas un peu. Pas un sourire, un regard langoureux, une caresse fraternelle.... C'est elle qui vient m'accuser !

RENE : Elle t'accuse de quoi ?

Le MAIRE : Ben... de l'avoir... de l'avoir... vois-tu, la chose...

RENE : Quelle chose ?

Le MAIRE : Elle a porté plainte lundi à la gendarmerie contre moi.

RENE : Pourquoi à la fin ?

Le MAIRE : Elle a raconté aux gendarmes que j'avais essayé de... ben... Elle prétend que je l'ai agressé... Vous voyez ?...Sexuellement !... Voilà ! Sexuellement !... Mais c'est faux ! J'ai rien fait ! Surtout un dimanche !

GISELE : Et c'est pas une histoire de fesses, ça ?

RENE : En tout cas, ce n'est pas une histoire de dossier !

Le MAIRE : Mais je suis innocent !

RENE : Et ben, alors ? Si t'as rien fait, tu risques rien.

Le MAIRE : Sauf que...

GISELE : Et hop ! La main sous la jupe !

Le MAIRE : Je n'ai rien fait !

GISELE : René non plus n'a rien fait !

RENE : Certainement pas !... (*Il se reprend.*) Certainement !

Le MAIRE : Le gros problème que j'ai , c'est que je ne peux pas prouver que je n'ai rien fait.

RENE : Oh... un dimanche soir, tu étais sûrement chez toi avec ta femme. On réserve toujours son dimanche à sa femme, histoire qu'elle ne boude pas toute la semaine !

Le MAIRE : Ben non.

RENE : Comment ça, non ?

Le MAIRE : Ben non, j'étais pas chez moi. J'étais à la mairie...

GISELE : En train de former... ou de déformer ta secrétaire !

Le MAIRE : Je suis innocent ! Oui, j'étais à la mairie où je travaillais sur quelques dossiers urgents

GISELE : Comme le chemin !

Le MAIRE (*Râlant*) : Oh ... !

RENE : Bon, ben, c'est normal tout ça ! Tu es le maire ! Tu vas à la mairie quand tu veux. Moi, je vais bien dans mes champs quand je veux.

GISELE : Avec la Poinard ?

RENE : Certainement pas !

Le MAIRE : Je sais mais cette peste prétend que je l'ai... culbuté dans mon bureau ! C'est totalement faux ! Je m'en serais aperçu ! On ne fait pas ça comme ça sans s'en souvenir !

GISELE : Mouais !

RENE : Et que peut-on y faire ? Tu veux que j'aille rendre visite à la Poinard ?

GISELE : Hors de question, mon gars ! Déjà que tu as les yeux qui glissent dans son décolleté lorsque tu la croises !

RENE : Certainement pas !

GISELE : T'avises pas à lui conter fleurette ou alors je t'installe dans le poulailler jusqu'à la fin de tes jours !

RENE : Mais... mais...

GISELE : T'es un petit vicieux, toi aussi...

RENE : Certainement pas !

GISELE : Et hier soir ? Qui est-ce qui a voulu m'escalader ? Ca ne s'use donc jamais votre machin !

RENE : On a quand même pas mal perdu le rythme !

GISELE : Ben, te plains pas, tu y as assez goûté !

RENE : Je sais, on arrive à un âge où on doit se contenter de ses souvenirs !

Le MAIRE : Bon, vous vous disputerez plus tard, les amis.

GISELE : Oh, toi, tu ne te contentes pas que de tes souvenirs ! Tu vas voir ailleurs !

Le MAIRE : C'est pas de ma faute si j'ai une petite mémoire !... Nous devons aviser.

GISELE : Aviser quoi ? J'ai jamais avisé !

RENE : Moi non plus ! Surtout en présence de ma femme !

Le MAIRE : Vous voulez m'aider, oui ou non ? C'est vous qui avez insisté, je ne voulais pas mais pour vous faire plaisir... ! Alors, si vous avez changé d'avis...

GISELE : Ben, tu ne manques pas d'air !

Le MAIRE : Alors ? Oui ou non ?

RENE : Ben oui, puisque c'est nous qui te l'avons proposé !

GISELE : Et ben, je ne suis pas marié avec la moitié d'un crétin non plus ! On m'a fourni l'équipement entier !

RENE : C'est pas nous ?

GISELE : C'est pas nous quoi ?

RENE : Je sais pas.

Le MAIRE : Allons, allons ! On s'égare encore, on perd du temps et les gendarmes seront bientôt là !

RENE : Mais c'est pas nous !

GISELE : Les gendarmes ? Qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?

RENE : Tu nous avais pas dit.

Le MAIRE : Non ? Pourtant, j'aurais cru !

GISELE : De mieux en mieux ! Il nous envoie les gendarmes ! Crois pas que l'on va entrer dans tes histoires de jambes en l'air !

RENE : Certainement pas !

Le MAIRE : Elle n'avait pas les jambes en l'air !... Euh ? Parce qu'elle n'était pas avec moi... Elles étaient peut-être en l'air... mais ailleurs !

GISELE : Et pourquoi doivent-ils venir les gendarmes ? J'espère que tu n'es pas allé leur raconter que j'ai refusé que tu me tripotes à la fête du boudin en 1951 !

RENE : L'année où tu as été élue reine du boudin !

Le MAIRE : Que vas-tu imaginer ? Non, ils sont venus m'interroger hier chez moi, devant ma femme ! Imaginez le choc, elle ne savait rien !

RENE : Ils me font ça, je les fous dehors !

GISELE : Parce que tu as quelque chose à te reprocher ?

RENE : Certainement pas !

Le MAIRE : Bon, bon, bon... et j'ai dit aux gendarmes que j'étais là... Que j'étais là... dimanche soir.

GISELE : Ici ?

Le MAIRE : Oui.

GISELE : Dimanche soir ?

Le MAIRE : De préférence !

RENE : Mais t'étais pas là dimanche soir !

Le MAIRE : Ben non, j'étais à la mairie.

RENE : Ah.

Le MAIRE : Mais il faudra dire aux gendarmes que j'étais ici.

RENE : Ici ? Quand ?

Le MAIRE : Ben, dimanche soir !

RENE : Mais dimanche soir, tu étais à la mairie ! C'est même toi qui l'a dit !

Le MAIRE : Je l'ai dit à toi mais pas aux gendarmes ! Je leur ai dit que j'avais passé tout le dimanche soir ici et vous devrez leur dire la même chose !

RENE : Ah ! D'accord ! Faut m'expliquer pour que je comprenne !

Le MAIRE : Ca me rassure.

GISELE : Oh, attends !

RENE : Donc, on doit dire aux gendarmes quand ils seront là...

Le MAIRE : Oui, oui.

RENE : On leur dit donc que tu étais dimanche soir à la mairie mais que tu nous as conseillé de leur dire que tu étais ici !

Le MAIRE : Mais non ! Surtout pas ! Grand malheur !

GISELE (à part) : Oh, mais la machine a plus tous ses boulons !

RENE : Ah, mais c'est ce que tu as dit ! C'est bien ce qu'il a demandé, n'est-ce pas Gisèle ?

GISELE : Y a pas de doutes !

Le MAIRE : Mais non, mais non ! Il ne faut surtout pas préciser aux gendarmes que j'étais dimanche soir à la mairie ! Sinon, je vais direct en prison !

GISELE : En somme, tu nous demandes de mentir !

Le MAIRE : Voilà les grands mots ! Toujours l'exagération ! Je vous demande juste de ne pas dire la vérité.

GISELE : Un mensonge.

Le MAIRE : C'est pas bien de dire ça, Gisèle. Cela suppose que je suis malhonnête. Or, ce n'est pas le cas... D'ailleurs, je hais le mensonge, je le bannis de mon existence et, je peux l'affirmer avec fierté que j'ai inculqué cette vertu à mes propres enfants !

RENE : Mais tu n'as pas d'enfants !

Le MAIRE : René, s'il te plait, ne viens pas alimenter le débat par des propos qui amèneraient encore la confusion.

GISELE : Je suis désolée, monsieur le maire, mais ici, dans cette maison, on ne ment pas !

Le MAIRE : René ?

RENE : Certainement pas !

Le MAIRE : Même pour avoir un chemin tout refait... une belle voie communale pour rentrer chez soi... Ce serait même la plus belle rue de la commune !... Et puis, je vous rappelle que je suis innocent ! Oui, je vous demande de mentir, et je sais que ce n'est pas moral mais ce que je vous demande, c'est un mensonge civique ! C'est pour le bien de la commune ! Vous n'allez pas laisser une mythomane mettre en ruine une commune aussi prospère et agréable que la nôtre ?

RENE : La Poinard ?

Le MAIRE : Ben oui.

RENE : Elle est mythomane ?

Le MAIRE : Mais oui !

RENE : Ben... je croyais qu'elle était secrétaire !

GISELE : Tu promets vraiment de restaurer le chemin ?

Le MAIRE : En échange de votre dévouement, mes amis !

GISELE : Oh, tu vas me signer un papier !

Le MAIRE : La confiance règne !

RENE : Tu aurais de la chance ! Même moi, quand on s'est marié, j'ai dû signer un papier !... c'est une manie chez elle, il faut signer !... A notre mariage, c'était d'ailleurs même pire ! J'ai dû fournir des témoins !

GISELE : Tu aurais été capable de te défiler ! Tu m'as voulu, tu m'as eu !

RENE : Et ben !

GISELE (au Maire) : Toi, écris !

Le MAIRE : Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour défendre son innocence !

GISELE : Ecris ! Et tu feras l'innocent après !

Le MAIRE : Bon. Je, soussigné Monsieur le Maire, déclare promettre la rénovation du chemin... du chemin ?

RENE : Chemin des vierges !

Le MAIRE : ... du chemin des vierges. Voilà ! Je signe.

GISELE : Au plus tôt.

Le MAIRE : Au plus tôt quoi ?

GISELE : Rajoute « au plus tôt » sur le papier, tu serais capable de reporter ça dans cinquante ans !

Le MAIRE : Oh ben, du moment que ça se fait !

GISELE : Au plus tôt ! Marque !

Le MAIRE : C'est bon, c'est bon !

RENE : Je me revoie à mon mariage !

Le MAIRE : Voilà ! Ca te va ?

GISELE : Parfait. Maintenant, je peux mentir pour quelque chose !

RENE : Et moi ? J'ai droit à quoi pour mentir ?

Le MAIRE : Donc nous sommes d'accord, j'étais ici dimanche soir ?

GISELE : Ben oui.

Le MAIRE : René ?

RENE : Oui, oui, du moment que Gisèle le dit !

Le MAIRE : Et on a pris l'apéro.

RENE : Ah bon ?

GISELE : On a pris l'apéro.

RENE : Et tu es venu pourquoi ?

Le MAIRE : Oh, très bonne question René ! Il me faut une raison. Pour quelle raison pourrais-je être venu vous voir ?

RENE : Ben, si t'es venu, tu dois bien le savoir !

GISELE : Tu serais venu samedi, on tuait le cochon.

Le MAIRE : Voilà ! Je suis venu vous donner un coup de main !

GISELE : Impossible ! Tu n'es pas venu samedi

Le MAIRE : Vous n'aurez qu'à dire aux gendarmes que vous avez tué le cochon dimanche. Voilà un bon alibi ! On n'est pas à un jour près !

GISELE : Si ça peut te faire plaisir. Tu as compris René ? On a tué Roger dimanche !

RENE : T'es sûre ?

GISELE : Oui.

RENE : Et ben, il s'en est passé des trucs dimanche !

Le MAIRE : C'est donc parfait. Avec un témoignage comme le vôtre, je ne risque plus rien. Mes amis, vous allez éviter à la justice de commettre une erreur judiciaire !

GISELE : N'en fais pas trop quand même.

RENE : Ah, il y a quelqu'un qui vient.

Le MAIRE : Ce sont les gendarmes !

RENE : Pourquoi viennent-ils ici ?

GISELE : On t'a dit qu'ils allaient venir, les voilà !

Le MAIRE : Et en plus, c'est le chef ! Depuis que j'ai couché avec sa femme, Il ne peut pas me voir !

RENE : Ils vont prendre l'apéro avec nous.

Le MAIRE : Ils ne doivent pas me trouver là ! Je vais me cacher ! (*Il sort.*)

RENE : Ben ? Pourquoi s'échappe-t-il ? (*On frappe.*)

SCENE 4 : GISELE – RENE – Les Gendarmes HULOT et BISOU

GISELE : Entrez !

HULOT : Bonjour. Gendarmerie nationale !

RENE : Ah ! On vous attendez !

HULOT : Comment ça ?

GISELE : Non, non ! Il vous confond avec le facteur ! (*A René*) Ce n'est pas le facteur !

RENE : Ben, je sais !

GISELE : Alors, tais-toi ! (*Aux gendarmes*) Messieurs-dame !

HULOT : Chef Hulot et voici le... la gendarme Bisou, notre jeune recrue !

BISOU : Bonjour.

GISELE : Bon, ben asseyez-vous. Je suppose que vous êtes venus pour boire un coup.

HULOT : Pourquoi pas.

BISOU : Pas du tout ! Nous sommes en service.

HULOT : Euh ?... C'est ce que je voulais dire !

GISELE : Juste un petit apéro ?

HULOT : Bon, on ne peut rien refuser à une femme !

GISELE : Ah !

BISOU : Pas d'alcool en service !

HULOT : Euh ?... C'est ce que je voulais dire !

GISELE : Dis donc, Hulot, elle commence à nous courir avec son service !

HULOT : Voyons, Bisou, un peu de souplesse !

BISOU : Les services d'ordre doivent être irréprochables !

HULOT : C'est ce que je voulais dire !

RENE : Et ben, mon pauvre vieux, ça doit pas être facile tous les jours !

HULOT : Un peu de respect, René. Le... la gendarme Bisou a raison. Nous sommes là en mission officielle !

GISELE : Oh, ça fait drôle ! C'est la première fois qu'on te voit travailler ! Alors, si c'est officiel, je range ma bouteille !

RENE : Eh ! Moi, je ne suis pas en mission officielle !

GISELE : Toi, tu te tais !

HULOT : Bien. L'affaire est grave !

GISELE : Quelle affaire ?

RENE : On a rien fait !

HULOT : Doucement, doucement ! C'est l'enquête qui le dira.

GISELE : Quelle enquête ?

RENE : Parce que c'est pas nous !

HULOT : Silence ! Le... la gendarme Bisou va vous exposer le dossier.

GISELE : Quel dossier ?

RENE : On est innocent !

HULOT : Silence ! Bisou, à vous !

BISOU : Merci chef. Voilà... nous enquêtons actuellement sur une affaire de mœurs...

RENE : Une affaire de ?

HULOT : Mœurs !

RENE : Jamais mis les pieds !

HULOT : Où ça ?

RENE : A Mœurs !

HULOT : A Mœurs ? C'est où, ça ?

RENE : Et ben, si vous, vous savez pas où c'est, pourquoi vous vous occupez de leurs affaires ?

BISOU : J'ai compris, chef. Mœurs n'est pas une ville.

HULOT : Ah bon ?

BISOU : Sachez qu'une affaire de mœurs est une affaire à caractère sexuel ! Et cette affaire est d'une importance extrême puisqu'elle met en cause le premier magistrat de notre ville.

RENE : Elle cause bien !

HULOT : Le... la gendarme Bisou a suivi des études de langue ! C'est obligatoire maintenant dans la gendarmerie, il faut être instruit ! Poursuivez !

GISELE : Même sans bouger, ils poursuivent ! C'est plus fort qu'eux !

HULOT : Silence ! Gendarme ?

BISOU : Merci, chef. Ainsi, comme je le précisais ci-devant, monsieur le Maire est accusé d'abus sexuel sur la personne d'Adel...

HULOT : Chut ! Pas de nom ! Adeline Poinard veut rester anonyme !

BISOU : Désolée, chef.

HULOT : Le... la gendarme Bisou est une jeune recrue.

GISELE : Bon, et qu'est-ce qu'on a à voir là-dedans ?

HULOT : On y vient ! On a des questions à vous poser. Où étiez-vous dimanche soir ? Disons, vers les 17 heures ?

RENE : Ben, où veux-tu qu'on soit un dimanche ?

GISELE : On était là.

HULOT : Bien. Et avez-vous reçu de la visite ?

RENE : A vrai dire, je sais plus trop bien...

GISELE : Voyons, voyons... Laisse nous réfléchir... Ben oui.

HULOT : Vous êtes sûrs ?

GISELE : Oui.

RENE : Holà !

HULOT : Vous avez reçu combien de visites ?

GISELE : Combien de visites ?

RENE : Parce qu'il y en a eu plusieurs ?

HULOT : Combien ?

GISELE : Ben, une.

RENE : Joker !

HULOT : Ah, Ah ! Et qui est venu vous voir ?

GISELE : Ben, monsieur le Maire.

RENE : Ah ? Il était pas à la mairie ?

HULOT : Comment ?

BISOU : Ca y est ! Il est cuit, l'animal !

HULOT : Allons, gendarme Bisou, un peu de retenu ! C'est une jeune recrue. Reprenons, reprenons... Il était où le maire dimanche soir ? Ici ou à la mairie ?

RENE : A la mairie.

GISELE : Ici !

RENE : Ici, à la mairie !

HULOT : Comment ça : ici à la mairie ?

BISOU : C'est une embrouille : Ca sent la garde à vue à plein nez !

GISELE : Vous comprenez rien ! Il essaie de dire que monsieur le maire est venu ici au lieu d'aller à la mairie. C'est pas gagné !

HULOT : Vraiment ?

RENE : Ben oui ! Surtout que la mairie est fermée le dimanche !

BISOU : Ce n'est pas une preuve !

HULOT : Donc... Si je comprends bien...

GISELE : Ce serait nouveau, ça (*Hulot se vexe.*) Reconnais que t'as jamais été une lumière ! En tout cas, on a jamais changé l'ampoule ! Tout le monde te surnomme GPS, Gendarme Pas de Cervelle !

BISOU : Pardonnez-moi, mais cervelle ne commence pas par un S mais par un C !

GISELE : C'est pas pour ça qu'il en a plus !

HULOT : Allons, allons ! Disons que je n'ai rien entendu...

GISELE : En plus, il est sourd !

HULOT : Je ne suis peut-être pas une lumière mais je suis chef ! Hein Bisou ?

BISOU : Affirmatif, chef ! Vous êtes chef !

HULOT : Et on est pas chef comme ça ! Bon ! Reprenons... Je veux bien admettre... mais je reste tout de même réservé... je veux bien admettre que monsieur le maire était présent dans ces lieux dimanche soir. Vous avez des éléments pour corroborer vos dires ?

BISOU : Corroborer, chef. (*Hulot ne comprend pas.*)

GISELE : Dès que ça dépasse deux syllabes, ça devient du chinois !

HULOT : Ah ! C'est du chinois ! Vous voyez, elle est très forte en langue ! Bisou, je vous rassure, vous n'êtes pas obligée de traduire en chinois tout ce que je leur dis... D'ailleurs, ils ne comprennent pas le chinois ! Bon, René, as-tu une preuve à me fournir qui prouverait que le maire était là dimanche.

GISELE : S'il faut tenir un registre sur les visites qu'on a maintenant, où va-t-on !

HULOT : L'affaire est grave, Gisèle, car s'il n'était pas là, c'est qu'il était ailleurs !

RENE : Oh, mais j'ai une preuve. Tiens, tu vois ce gros vase sur le buffet ?

HULOT : Oui, et alors ? Il est cassé ce vase, ce n'est pas une preuve.

RENE : Et ben, c'est le maire lui-même qui l'a cassé dimanche !

GISELE : V'là autre chose, maintenant !

HULOT : Et pourquoi l'a-t-il cassé ?

RENE : Avec son grand parapluie... Tu sais, il est toujours avec... Il est grand comme ça... Il le porte comme ça, ça fait joli... Il porte bien le parapluie... Et avec son grand parapluie, il a fait tomber le vase... Ca, c'est une preuve !

HULOT : Admettons. Vous y croyez, Bisou ?

BISOU : Ces assertions ne sont pas crédibles.

HULOT : Admettons. (*A part.*) Elle est chiante avec son chinois ! (*A tous.*) Donc... donc... Le maire était là dimanche soir. Mais pourquoi est-il venu vous voir ?

RENE : J'en sais rien, moi. Dimanche, je crois qu'il s'est passé ça et ça ne s'est pas passé ! Alors, je ne sais plus. Même pour le vase... En tout cas, il est cassé ! Ca, c'est sûr !

HULOT : On répond à la question !

GISELE : Dimanche, on a tué Roger.

BISOU : Un assassinat !... Merveilleux ! C'est mon premier !

HULOT : Oh, mais c'est encore mieux ! En plus du crime sexuel, je vais coincer le maire pour... Ah !... comment qu'on dit ?... Ca ne me revient pas !... Je le sais, je le sais... On en a parlé une fois dans les bureaux de la brigade ! ... Bisou, comment qu'on dit quand quelqu'un a zigouillé un autre quelqu'un ?

BISOU : Un homicide, chef !

HULOT : C'est ça ! Je ne risquais pas de le trouver, ça vient du chinois !

BISOU : Pourquoi avez-vous tué Roger ?

GISELE : Hein ?

HULOT : Répondez !

RENE : Ben, pour le manger ! Que veux-tu qu'on en fasse ?

BISOU : C'est horrible ! Il se déroule ici des séances d'anthropophagie !

HULOT : Ah bon ? Et c'est grave ?

BISOU : Extrêmement grave !

HULOT : Vous voyez, quand ça porte un nom chinois, ça veut dire que c'est très grave ! Votre compte est bon, mes loulous !

BISOU : Je n'en reviens pas. Ca a dû être horrible !

RENE : Oh, faut pas exagérer ! Roger n'a pas souffert, on a l'habitude !

HULOT : Parce que Roger n'est pas le premier ?

GISELE : Ben non, ça fait plus de quinze ans !

BISOU : Un génocide !

HULOT : Houlà ! C'est grave ! C'est encore un mot chinois !

BISOU : Que fait-on, chef ? On les embarque ?

HULOT : Oui, sauf que j'ai oublié mes menottes ! Je m'en sers jamais alors je les laisse dans mon bureau !

BISOU : Il faut les mettre en prison !

HULOT : Faudra aussi qu'on vide les cellules... C'est là-dedans qu'on entasse tout ce qui est inutile à la brigade !

GISELE : On a dû t'y réserver une place, alors !

HULOT : Allez, hop ! Au poste ! Ca suffit !

GISELE : Vous nous arrêtez parce qu'on a tué un cochon ?

BISOU : Un cochon ?

GISELE : Oui, Roger est un cochon... enfin, était un cochon... là, c'est plutôt des andouilles, des côtelettes et du pâté !

BISOU : Qu'est-ce que ça veut dire ?

HULOT : Voyons, Bisou, vous n'aviez pas compris ? Ils ont fait leur cuisine de cochon ! C'est courant dans les campagnes.

BISOU : Parce que vous élevez des cochons ?

GISELE : Une spécialité de la commune !

HULOT : Excusez-la, le... la gendarme Bisou est une jeune recrue ! Ce n'est pas grave , Bisou, c'est une question d'expérience... Voilà pourquoi je suis chef !

GISELE : Et ben !

HULOT : Alors comme ça, monsieur le maire est venu vous aider à faire la cuisine de cochon ?

BISOU : Normal ! C'en est un lui-même ! Quand on va le coincer, vous allez voir quelle cuisine on lui réserve !

HULOT : Tout juste, Bisou. Mais il faut le coincer... euh ? (*Il cherche ses mots.*) Il faut le coincer !

BISOU : Parfaitement ! Il vous a tout de même fait cocu, chef !

HULOT : Oui, bon, ça va !

GISELE : En tout cas, il n'a pas fait d'avances à Roger !

RENE : De toute façon, Roger n'aurait jamais voulu !

HULOT : Bien ! Résumons.... Ainsi, monsieur le maire est venu cuisiner avec vous dimanche.

GISELE : Toute la journée et on a fini tard.

RENE : Ah bon ? Et ben, il s'en est passé des choses, dimanche !

HULOT : Bon, bon... Bon, bon... Bon, bon...

GISELE : Tu veux des bonbons ?

HULOT : Non, je réfléchis.

GISELE : Et ben ! Ca fait drôle !

HULOT : Il y a un truc qui me chiffonne. Pas vous, Bisou ?

BISOU : Non, chef. Je me sens en bonne santé !

HULOT : Non, je veux dire qu'il y a quelque chose qui ne colle pas.

GISELE : Ca ne m'étonne pas, tu cherches toujours la petite bête !

RENE : Pourtant, un cochon, c'est pas si petit que ça !

HULOT : Mais Gisèle... n'étais-tu pas malade dimanche dernier ?

GISELE : Moi ?

BISOU : Mais oui, chef ! Bien vu, chef !

HULOT : Le... la gendarme...

GISELE : On le sait ! C'est une jeune recrue !

HULOT : Bon, on sait que tu étais bien malade dimanche et que tu tenais le lit !

GISELE : Tu nous espionnes ?

BISOU : C'est le médecin qui nous l'a dit.

GISELE : Bonjour le secret médical !

HULOT : Alors, explique-moi comment tu as fait la cuisine en étant au lit ?

GISELE : Et ben voilà pourquoi il est venu le maire ! Il est venu pour aider René... vu que j'étais soi-disant malade !

RENE : Ah bon ? On a pas fait ça ensemble ?

GISELE : C'est quand même pas difficile à comprendre ! J'étais mal en point et le maire, toujours prêt à servir, s'est proposé pour me remplacer ! Alors, vos histoires de fesses, vous vous les mettez où je pense !

BISOU : On frise l'outrage !

GISELE : On frise la connerie, oui ! Et la Poinard, tout le monde l'a culbuté !

RENE : Certainement pas !

HULOT : Euh... oui, bon... admettons.

BISOU : Vous, chef ?

HULOT : Quoi ? Quoi ? Vous occupez pas de ça, Bisou, ça ne fait pas parti du dossier.

GISELE : Oh, il ne fait jamais parti du dossier lui.

HULOT : Bon, l'enquête prend une tournure qui ne me convient pas !

BISOU : Comment voulez-vous qu'on coince ce pervers de monsieur le maire si vous, vous avez fait des galipettes avec la victime !

HULOT : Un moment de faiblesse ! Rien à voir avec monsieur le maire qui couche avec toutes les femmes de la commune !

BISOU : Dont votre femme.

HULOT : Oui, bon, ça va !

GISELE : Mais pas avec moi !

HULOT : Celles qui sont encore belles, en tout cas !

GISELE : Et alors ? Plus on vieillit, plus on est moche ! C'est la nature !... Sauf que toi, tu as commencé à vieillir très jeune !

BISOU : Il est peut-être moche mais le chef a quand même couché avec elle !

HULOT : Bisou !

GISELE : C'est une jeune recrue !

HULOT : Très bien, très bien, Gisèle. Puisque que vous soutenez que monsieur le maire était là dimanche, nous arrêtons là les poursuites...

SCENE 5 : Les mêmes – Le MAIRE

(On frappe. Le Maire entre, tenant un couteau à main droite et un tablier taché de sang à main gauche.)

Le MAIRE : Bonjour mes amis !

BISOU *(Sortant son arme.)* : Haut les mains ! On ne bouge plus !... Et posez votre couteau ! *(Le Maire lève les bras.)*

HULOT : Efficace, non ?

Le MAIRE : Elle a un joli pétard la petite dame, en tout cas !

BISOU : Vous ne sortez pas votre arme, chef ? Cet individu semble dangereux !

GISELE : Une vraie terreur !

HULOT : J'ai aussi laissé mon arme au bureau !

GISELE : Finalement, tu laisses tout ce qui est inutile à la brigade ?

HULOT : Oui, pourquoi ?

GISELE : Je m'étonne simplement que tu sois là !

BISOU : Chef, que fait-on ?

Le MAIRE : Oui, bonne question.

HULOT : Baissez vos armes, tous ! C'est monsieur le Maire !

BISOU : Le violeur et l'assassin ! T'es coincé mon gaillard !

Le MAIRE : Je peux ? (*Hulot lui fait signe de baisser les bras.*) Je ramène à mes amis ce que je leur avais emprunté par erreur.

HULOT : Par erreur ? Mais ce vêtement est plein de sang !

BISOU : C'est bien un meurtre, chef !

HULOT : Et ce couteau ?

BISOU (Au Maire) : Vous êtes fait, c'est avec ça que vous avez abusé d'Adeline Poinard !

HULOT : Chut ! Pas de nom !

Le MAIRE (A Bisou) : Et bien, fouillez-moi, gendarme ! En cherchant bien, vous tomberez sur l'arme du crime !

GISELE (S'emparant du chiffon tenu par le maire) : Fais voir ça ? Et ben ! Elle ne fait pas semblant, la Poinard, quand elle a ses règles !

HULOT : Expliquez-vous une nouvelle fois, monsieur le Maire ? Tout ceci n'est pas clair.

Le MAIRE : J'ai un alibi. J'étais ici !

RENE : Il a assassiné la Poinard ici ?

GISELE : Non, à la mairie.

Le MAIRE : Je n'étais pas à la mairie dimanche soir ! J'étais ici ! Je tuais le cochon !

RENE : Toi aussi ?

Le MAIRE : Ben oui, puisqu'on était ensemble.

HULOT : Et pourquoi êtes-vous venu tuer le cochon ?

Le MAIRE : J'adore les animaux !

RENE : Tu étais là samedi ?

Le MAIRE : Non, dimanche ! Et ça, c'est du sang de cochon !

HULOT : Admettons.

BISOU : On fera des analyses. On verra si c'est du sang de cochon ou de...

GISELE : Cochonne !... Excusez-moi, ça m'a échappé.

BISOU (Au maire) : Vous faisiez vraiment la cuisine de cochon ici dimanche ?

Le MAIRE : Vous savez, je ne crache jamais sur un bon boudin !

BISOU : Pourtant, la plaignante est formelle, elle était avec vous dimanche soir.

Le MAIRE : Elle était peut-être à la mairie mais pas avec moi... J'étais ici.

BISOU : Même que, la pauvre, elle s'est mise à pleurer lorsque vous vous êtes mis tout nu !

GISELE : Elle pleure bien pour un rien !

Le MAIRE : Je reconnais qu'Adeline Poinard...

HULOT : Comment savez-vous que c'est elle la victime si vous n'êtes pas son agresseur ? Ah, ah !

Le MAIRE : Oui, il s'agit d'une femme attirante, belle comme un vélo neuf... Mais je ne suis pas monté dessus !

BISOU : Peut-être mais ça ne veut pas dire que vous n'avez pas joué avec la sonnette ! Donc, vous étiez bien ici présent dimanche dernier ? Quel temps faisait-il ?

Le MAIRE : Quel temps ?

GISELE : Oui, c'est des manies de gendarmes de poser des questions bizarres... Ca remplit le dossier !

HULOT : Quel temps faisait-il ?

Le MAIRE : Ben, il faisait beau ! Vous n'êtes pas sortis dimanche ?

BISOU : Si ! Et justement, il faisait beau !

Le MAIRE : Ah ! Vous voyez que je ne suis pas un menteur.

HULOT : Admettons. Alors pourquoi sortez-vous avec votre parapluie lorsqu'il fait beau ?

Le MAIRE : Mon parapluie ?... Ca ne va pas mieux, gendarme !

HULOT : Maréchal des logis-chef ! Le... la gendarme Bisou est gendarme.

Le MAIRE : Un gendarme très en beauté.

BISOU : On ne détourne pas la conversation ! Le parapluie !

Le MAIRE : Mais c'est une obsession ! Que voulez-vous que je fasse d'un parapluie lorsqu'il fait beau ?

HULOT : Casser des vases, peut-être ! (*Gisèle vient de comprendre et fait des signes désespérés au maire.*)

Le MAIRE : Un vase ?... Oui... Pourquoi pas ?... sans doute...

HULOT : Etes-vous venu ici, dimanche, avec votre parapluie ?

Le MAIRE : Ben, euh... Oui, oui, oui !

HULOT : Et c'est vous qui avez cassé ce vase avec votre parapluie !

RENE : C'est lui !

Le MAIRE : Mon dieu ! J'avoue !

HULOT : Je te tiens !

Le MAIRE : Je suis fait ! Je suis coupable ! C'est moi qui aie cassé le vase !

GISELE : On a vraiment pas de pot ! Il nous casse notre vase avec son parapluie alors qu'il faisait beau !

HULOT : Voilà ! Affaire résolue !... C'est pas beau ça ? René, justice sera faite ! Ton vase n'aura pas été cassé pour rien !

BISOU : Vous parlez de quoi, chef ?

HULOT : Et bien, on a réussi à coincer ce satané monsieur le Maire !

GISELE : Pour un vase cassé ?

HULOT : Les plus grands criminels tombent pour une broutille, tel Al Capone !

RENE : Qui ?

BISOU : Al Capone ! Le plus grand truand de tous les temps !

RENE : Et il est aussi venu tuer le cochon dimanche ?

Le MAIRE : Bon, Hulot, vous n'avez rien contre moi. Je viens de prouver mon innocence grâce à mes amis...

GISELE : N'en fais pas trop ! C'est pour le chemin !

HULOT : Quel chemin ?

Le MAIRE : Ne vous occupez pas de ça, ce sont les affaires de la commune. Alors, suis-je relaxé ?

HULOT : Bisou, qu'en pensez-vous ?

BISOU : S'il était ici au moment du viol...

Le MAIRE : Un viol ! Je l'ai à peine touché !

HULOT : Comment ?

Le MAIRE : Rien, rien ! Je n'ai rien dit !

HULOT : Bien. Apparemment, cette histoire ne tient pas debout. La Poinard aura sans doute confondu !

GISELE : Elle en voit tellement passer, n'est-ce pas René ?

RENE : Certainement pas !

HULOT : Cela me contrarie fortement mais nous allons fermer le dossier... Mais vous ne perdez rien pour attendre, monsieur le Maire !

BISOU : Vous trempez bien dans une sale histoire de cochon mais pas dans celle qu'on pense !

HULOT : Un peu de retenu, Bisou !

BISOU : Désolée, chef ! C'est plus fort que moi !

HULOT : Nous allons donc vous laisser... Vous avez plein de choses à vous dire, sans doute... entre grands amis !

GISELE : Monsieur le Maire a une commande de pelles et de brouettes à faire !

HULOT : A une prochaine fois !

BISOU : Messieurs-dame !

Le MAIRE : Très charmante !... Si un jour vous passez à la mairie...

BISOU : C'est-à-dire ?

Le MAIRE : Vous verrez bien... (*Hulot et Bisou sortent.*)

SCENE 6 : GISELE –RENE – Le MAIRE

GISELE : Tu t'en sors bien, mon gaillard !

Le MAIRE : Mais je suis vraiment innocent !

GISELE : Tu étais bien à la mairie dimanche soir.

RENE : Ah, je le savais bien !

GISELE : Avec Adeline Poinard !

RENE : Non ? Elle aussi, elle a tué le cochon !

GISELE : Elle a essayé !

Le MAIRE : Et alors ? Et alors ? Si j'étais avec elle, ça ne veut pas dire que j'ai fait ce dont elle m'accuse ! Oui, nous étions ensemble, et ça par hasard ! Un pur hasard ! Un hasard qui frise peut-être le complot ! On aurait tenté de me piéger, tiens...

GISELE : Ben tiens !

Le MAIRE : Car nous n'avons fait que discuter... Elle voulait m'entretenir d'un dossier important la concernant.

GISELE : Et comme il ne te faut pas grand-chose pour te pencher sur un dossier aussi... (*Elle souligne la forme d'une poitrine avec ses mains.*) pulpeux !

Le MAIRE : Que vas-tu t'imaginer ? Nous n'avons fait que réfléchir ensemble...

GISELE : Réfléchir ? Vu que t'as le cerveau placé entre les jambes, je vois le tableau !

Le MAIRE : C'est incroyable qu'on ne puisse pas imaginer que je reste respectable en présence d'une femme !

GISELE : Et la Poinard n'est pas la première ! (*Le Maire proteste.*) Oh, oui... Et puis ça se voit que tu as l'œil vicieux, tu rentres ton ventre à chaque fois que tu regardes une femme ! Tout le monde le sait !

RENE : Ah bon ?

GISELE : Et puis, y en a qui parle !

Le MAIRE : Si elles en parlent, c'est que ça leur a plu ! Et que veux-tu ? Je fais rêver les femmes !

GISELE : Une femme qui rêve, c'est comme un homme qui pense, ça sert à rien !... Quel plaisir as-tu d'aller coucher avec toutes ces femmes ?... Quel plaisir, vraiment ?

Le MAIRE (*Surpris par la question*) : Gisèle ?

GISELE : Réponds-moi ! Quel plaisir ça te donne toutes ces galipettes à droite, à gauche ?

Le MAIRE : Ben, voyons, Gisèle ?... (*Il interroge René du regard.*)

RENE : Ne me demande pas, j'y connais rien !

GISELE : Alors ?

Le MAIRE : Ta question m'étonne !... Tu n'as pas connu d'orgasmes ?

GISELE : Non, j'ai connu que mon mari !

Le MAIRE : Oui, bon... Ce n'est pas parce que je vais butiner parfois avec quelques dames que je l'ai fait avec Adeline !

GISELE : Ben tiens ! (*Le téléphone sonne et Gisèle répond.*) Oui ?... Ah, ma chérie... Mais que t'arrive-t-il ? Tu pleures ?... Hein ?... Quoi ?... Non ?... Non ?... Non ?... Non ?... Mon dieu !... T'inquiète pas, je vais régler ça et prends soin de toi ! (*Elle raccroche.*) C'était ma fille.

Le MAIRE : Comment va-t-elle ? Ca fait un moment que...

GISELE : Là, c'en est trop ! Il faut que t'aïlles consulter un psy !

Le MAIRE : Un psy ? Si c'est une femme, pourquoi pas ?

GISELE : Espèce de saligaud !

Le MAIRE : Voyons !

RENE : Elle a sa tête des mauvais jours.

GISELE : Ma fille, tu te rappelles quand elle travaillait à la mairie ?

Le MAIRE : Un peu... Il y a longtemps !

GISELE : Elle n'a pas fait que du secrétariat, la petite... Tu t'es aussi occupé d'elle, saligaud !.. Elle qui étais vierge jusqu'au bout des doigts !

Le MAIRE : Moi ?

GISELE : Tu es un malade !... J'appelle les gendarmes...

Le MAIRE : Non !

RENE : Et ben ! Tout ça pour de la cuisine de cochon !

RIDEAU

